

Prix Albert-Tessier — Marcel Carrière **Homme de paroles**

Julie Demers

Numéro 276, janvier–février 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65755ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Demers, J. (2012). Prix Albert-Tessier — Marcel Carrière : homme de paroles. *Séquences*, (276), 18–18.

Prix Albert-Tessier | Marcel Carrière

Homme de paroles

Tout commence à l'hiver 1958. Un étrange congrès se tient à Sherbrooke : des athlètes parés de ceintures fléchées courent sur l'asphalte, raquettes aux pieds. Aux portes de la ville, un maire endimanché les accueille au son d'une fanfare dissonante. Michel Brault saisit le moment en grand-angulaire; attentif, Gilles Groulx suit l'action en prévision du montage. Là-bas, magnétophone à la main, un homme surgit de l'ombre. Ce qu'il enregistre sur sa bande n'est pour l'instant que paroles banales, mais deviendra demain un objet d'importance : les premiers instants synchrones du cinéma direct.

Julie Demers

Les raquetteurs marque le début d'une révolution esthétique et technique qui changera à jamais la cinématographie mondiale. Cette révolution, Comolli la décrit comme un «révélateur» qui force tout le 7^e art à se redéfinir¹. Au centre de ce bouleversement: un verbe, celui du peuple. Comme l'explique Gilles Marsolais, «le principal mérite du cinéma direct aura été sans doute d'introduire la parole au cinéma, c'est-à-dire d'instaurer le règne de la parole véritable, d'avoir ouvert la voie menant à un cinéma authentiquement parlant»². Sous ce nouveau règne, les cinéastes se rapprochent de leurs sujets, descendent dans les rues et tournent à l'improviste avec de l'équipement léger, sans mise en scène. Au Québec, ils s'attardent à la culture populaire canadienne-française, aux dialectes et accents, au déracinement des paysans et des colons. Des films comme *La Lutte*, *Le Chat dans le sac*, *À tout prendre*, *Pour la suite du monde* voient alors le jour — moments charnières de la cinématographie québécoise, reconnus ici et ailleurs pour leurs innovations et leur virtuosité technique. Dans chacune de ces œuvres, un nom apparaît au générique en caractères plus ou moins discrets, celui d'un artisan infatigable, pionner encore peu cité, l'éminent Marcel Carrière.

Plus de cinquante ans après la révolution des *Raquetteurs*, ce visionnaire reçoit enfin les honneurs qu'il mérite. Après Jutra en 1984, Groulx en 1985, Brault en 1986 et Perrault en 1994 (on déplorera ici l'absence du regretté Bernard Gosselin), Carrière rejoint finalement ses collègues comme lauréat du prix Albert-Tessier. Remise par le gouvernement du Québec pour souligner son apport exceptionnel à la cinématographie nationale, cette médaille couronne les cinquante-cinq ans de métier d'un réalisateur, scénariste et ingénieur acharné, «exemple le plus probant de ce que peut être un artiste du son»³. Homme humble, sensible et brillant, il a su s'oublier, faire corps avec ses personnages et son caméraman. Alerte, il a obvié à l'imprévu sonore comme peu d'autres avant et après lui. Entre deux prises de *Chez nous c'est chez nous*, ce bricoleur de génie a gagné la confiance de son sujet en réparant des tourne-disques et des télévisions. Quelque part en Allemagne, lors du tournage de *Stravinski*, il a inventé, à partir d'un jouet d'enfant, le premier microphone sans fil. Toute une carrière d'innovations et d'anecdotes, entre le Québec, l'Europe et la Chine.

Le réalisateur de *10 milles/heure* fut le témoin attentif des mouvements sociaux qui ont bouleversé son pays. Il braqua son microphone sur les oubliés (*L'Indien parle*) et rendit volubiles ceux qui ne s'expriment que par images (*Villeneuve peintre-barbier*). À travers Jean Lapointe (*OK... Laliberté, Ti-mine, Bernie pis la gang*), le bégaiement du petit Québec trouva enfin un écho. C'est que Marcel Carrière est un homme de paroles et un confident sans pareil, qui ajoute ses propres convictions à celles de ses camarades et fait de son oeuvre le mégaphone d'une nation.

Soucieux d'assurer la voix des cinéastes de demain, il accepta en 1978 de siéger à l'Office national du film comme administrateur. Puis, en 1994, son acharnement le propulsa vers d'autres batailles: la mise sur pied de l'Institut national de l'image et du son (INIS) et de la Phonothèque québécoise. Carrière ne renonça pas à sa vocation depuis. Celui qui capta pendant tant d'années les paroles d'une époque poursuit sa mission en recueillant désormais une autre forme de parole: le témoignage des objets anciens. Hier preneur de son, aujourd'hui antiquaire, il continue donc d'engranger ce qui part à la dérive: le temps, la lumière et les mots. Merci mille fois pour le cinéma, mais surtout, merci pour la survivance, Marcel Carrière! ☺

[1] Jean-Louis Comolli, «Le détour par le direct», *Les Cahiers du cinéma*, no 209, février 1969, p.53.

[2] Gilles Marsolais, *L'aventure du cinéma direct revisitée*, Les 400 coups, 1997, p.152.

[3] *Ibid.*, p.153.

